Document généré le 12 oct. 2024 05:09

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Des morceaux en formes d'éclats pour dire le peu et le trop plein

Claudine Potvin, *Détails*, Québec, L'instant même, 1993, 98 p.

Bertrand Bergeron, *Visa pour le réel*, Québec, L'instant même, 1993, 122 p.

Louise Cotnoir, *La déconvenue*, Québec, L'instant même, 1993, 106 p.

Michel Lord

Numéro 71, automne 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38322ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1993). Compte rendu de [Des morceaux en formes d'éclats pour dire le peu et le trop plein / Claudine Potvin, *Détails*, Québec, L'instant même, 1993, 98 p. / Bertrand Bergeron, *Visa pour le réel*, Québec, L'instant même, 1993, 122 p. / Louise Cotnoir, *La déconvenue*, Québec, L'instant même, 1993, 106 p.] *Lettres québécoises*, (71), 27–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Claudine Potvin, *Détails*, Québec, L'instant même, 1993, 98 p., 14,95 $.
Bertrand Bergeron, *Visa pour le réel*, Québec, L'instant même, 1993, 122 p., 14,95 $.
Louise Cotnoir, *La déconvenue*, Québec, L'instant même, 1993, 106 p., 14,95 $.

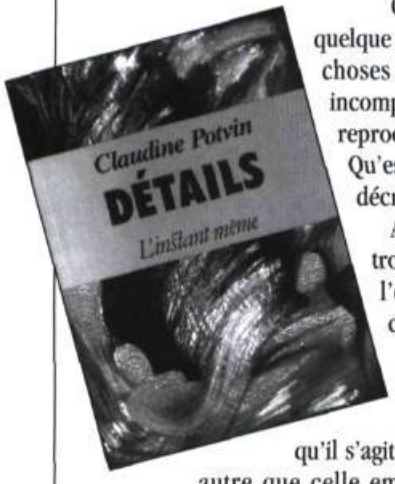
Des morceaux en formes d'éclats pour dire le peu et le trop-plein

NOUVELLE
Michel Lord

Le texte intérieur se couche se réfléchit sur la piste déserte se projette dans le miroir de la salle de bains se rompt en mille morceaux éclat sur le tain rouillé suit le filet rouge sur l'éclair d'un lavabo impeccable désinfecté tel le corps des enfants civilisés.

Claudine Potvin, «Une indifférence terriblement autistique», *Détails*, (p. 14).

PARLANT DU DERNIER RECUEIL DE MAURICE HENRIE, *Le pont sur le temps* (Prise de Parole, 1992), Sylvie Beaupré traduit un réflexe commun à beaucoup de lecteurs davantage portés sur le roman et peu enclins à trouver leur pâture dans la fragmentation nouvellistique. Elle enjoint même Henrie d'exploiter un certain type de personnages, plus attachants que d'autres : «Et qu'il ne nous les décrive plus de façon morcelée, mais tout d'un souffle.» (*Nuit blanche*, n° 52, juin-août 1993, p. 35)



Ces conseils d'une critique à un écrivain ont quelque chose de stupéfiant, et ils démontrent entre autres choses à quel point la nouvelle peut demeurer encore incomprise. Le nouvellier n'aurait pas de souffle, c'est un reproche souvent formulé. Mais qu'est-ce que le souffle ? Qu'est-ce, au demeurant qu'un personnage attachant et décrit tout d'un souffle ?

Amateur de romans autant que de nouvelles, je trouve pour ma part ma pâture bien davantage dans l'écriture que dans la simple représentation d'un contenu. Tout est digne d'être raconté, tout est digne d'être mis en discours, mis en forme. Mais voilà ! À chacun sa forme, à chacun son engagement scripturaire. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : choisir de faire bref, c'est s'engager sur une voie autre que celle empruntée par le romancier. C'est opter pour la fragmentation, le morcellement, encore qu'il soit toujours possible de conjoindre le long et le bref dans ce qu'on appelle la *novella*.

Ce n'est pas ce que privilégient jusqu'à aujourd'hui les Éditions L'instant même, qui ont opté résolument pour le fragmentaire, le bref par excellence. Les trois derniers ouvrages qui viennent d'y paraître sont à cet égard exemplaires. *Visa pour le réel* de Bertrand Bergeron, *La déconvenue* de Louise Cotnoir et *Détails* de Claudine Potvin donneront la rage aux amateurs de romanesque et procureront de grandes joies à ceux et à celles qui aiment se frotter à l'écriture brève.

«Dire le trop-plein pour faire le vide»
(«Prétexte pour une morte», *Détails*)

C'est Claudine Potvin qui pratique le morcelé le plus flagrant. *Détails* porte en cela bien son titre. Onze «Instantanés» et sept «Négatifs» sont là comme des clichés au sens photographique du terme pour traduire des douleurs profondes, des violences tenaces parce qu'indélébiles, inoubliables. Le sous-titre «contes autobiographiques» a quelque chose d'énigmatique et signale qu'il pourrait bien s'agir de textes marqués par l'autobiographique. «Contes» en revanche signale le fictif total. Cela signifie qu'il faut à tout prix éviter le piège du reflet de la vie de l'auteur. Ce serait trop facile et d'aucun intérêt, sinon d'un voyeurisme étrange. Si Claudine Potvin avait voulu raconter sa vie, elle aurait publié une autobiographie. Cela ne veut pas dire que *Détails* n'est pas rempli de détails ayant trait à la vie de l'auteur. Comment savoir ?

Ce qui importe ici, c'est plutôt le choix formel bien plus que le choix du contenu. Car ce qui est donné à lire, à déchiffrer, est marqué au coin du refus, refus de trop en dire, afin sans doute d'éviter de sombrer dans le mélodrame. De là le morcelé et le paradoxe : «Dire le trop-plein pour faire le vide.» (p. 34)

Formellement, au lieu de lier le discours par une syntaxe narrative limpide, comme dans le conte, la narration se donne comme rupture(s) :

> *Histoires de famille. À ne pas raconter. Laver son linge sale en famille. Portrait d'une femme à quatre pattes. Parler d'amour au milieu de la colère.* («Ruptures», p. 87)

En filigrane, viols, désirs inavouables et autres petites et grandes violences se donnent à lire à travers la violence faite à la forme verbale. En un sens, cela peut avoir à faire avec une certaine idée de la poésie ou de la prose poétique, brisée, mais incantatoire. À lire Potvin, on songe d'ailleurs à «la mort du genre» — comme on le disait il y a peu à la défunte *Nouvelle Barre du Jour*, là où Potvin a d'ailleurs publié quatre des textes de *Détails* —, tant le discours est potentiellement polygénérique ou, inversement, agénérique.

L'écriture des réels

Chez Bertrand Bergeron, les contours de la nouvelle sont plus nettement dessinés. Non pas que la manière soit classique, bien que le discours soit plus syntaxiquement lié dans *Visa pour le réel* que dans ses trois précédents recueils, mais parce qu'au travers du discours les fragments narratifs renvoient peut-être plus clairement à une tranche de vie que chez Potvin. Mais tout cela est relatif. Je dirais que la narration est plus proche du discours chez Potvin, et que le discours se fait plus narratif chez Bergeron. En cela, ce dernier a changé depuis *Parcours improbables*, où le discours épousait justement les contours improbables d'une «réalité» difficilement appréhensive.

Dans *Visa pour le réel*, la tendance à l'étrangeté et au fantastique perdurent, mais les moyens sont devenus encore plus subtils, si cela est possible. Subtils comme chez Cortázar, dont on remarque la présence de l'ombre, si je puis dire, entre autres dans la première nouvelle, «L'écriture de la nuit», qui me rappelle un peu «La nuit face au ciel» (*Les armes secrètes*). En fait, on pourrait évoquer aussi Lovecraft, mais sur un plan strictement thématique cette fois : l'invasion de l'étrange par le truchement des rêves. Il ne s'agit pas ici de trouver des filiations gratuites ou des influences massives. S'inscrivant dans le courant fantastique bref, il est normal que l'œuvre de Bergeron crée des ponts avec une tradition bien particulière. Les quatorze nouvelles de *Visa pour le réel* ne donnent pas toutes dans le genre fantastique, mais également dans la SF, le polar et le réalisme psychologique, toujours assez proche de l'étrange.

Mais en fait, ce qui ressort de ce recueil, c'est bien plus la figure formelle d'une dérive discursive, teintée à la fois de recherche stylistique et formelle. À l'inverse de ce qui se passe chez Potvin, on assiste au triomphe du genre chez Bergeron. Étrangement, se côtoient ici un texte qui date de 1979, «Strip-tease», paru dans *La Nouvelle Barre du Jour* (spécial SF) et des nouvelles nouvelles et inédites des trois dernières années. La comparaison montre justement un écrivain fidèle à deux choses, le bref et l'étrange, mais infidèle quant au traitement stylistique et formel. Autrement dit, il y a dans l'œuvre de Bergeron une sorte de condensé de la vie même du discours esthétique, d'un discours de parcours à la fois fidèle à lui-même et ouvert à l'expérimentation.

Comme dans chacun de ses recueils, Bergeron fait preuve de panache, et c'est sans doute ce qui a plu aux membres du jury du prix Adrienne-Choquette qui lui ont accordé cette distinction pour la deuxième fois.

«Je tends bien l'oreille mais il ne m'en vient que des fragments.»

(«L'outrage», *La déconvenue*)

Pour son premier recueil de nouvelles, Louise Cotnoir a choisi un bien mauvais titre, à moins que cela ne soit la faute des éditeurs. *La déconvenue* : comme titre choc, on aurait pu trouver mieux (en revanche l'objet-livre, lui, est très beau, comme les deux autres de la nouvelle production de L'instant même). Un des critiques du *Devoir* en a même profité pour qualifier l'ensemble de l'entreprise nouvellistique de Cotnoir de déconvenue. Mais la déconvenue n'est qu'un des thèmes, récurrent sans doute, mais pas unique dans le recueil. L'ouvrage, d'ailleurs, comme tout ce qui sort de L'instant même, vaut bien plus pour la qualité de l'écriture que pour tout autre chose. Car il y a dans ce recueil bien davantage que ce cas de figure que représente la déconvenue. En ce sens, en guise de paratexte, j'aurais sans doute opté pour un des titres des nouvelles : «Les cahiers maudits», «Traversée» ou «Changer de style».

Mais enfin, ce sont là des détails de mise en marché qu'il n'est plus possible de corriger. Il n'est d'ailleurs pas dans mon intention de conseiller quoi que ce soit à Cotnoir ni de l'enjoindre de quitter certains sentiers. Tout de go, je dirai que le recueil m'a plu de bout en bout, mais que j'ai été étonné de trouver une bonne distance d'avec le genre qu'elle pratique le plus souvent, la poésie (contrairement à Potvin, qui, elle, ne le pratique pas, institutionnellement en tout cas). Cette ancienne codirectrice de *La Nouvelle Barre du Jour* (revue défunte, mais non enterrée sans doute ?) me semble avoir trouvé d'emblée le secret (ou quelques-uns des secrets) de la forme brève. Par exemple, il y a ces nouvelles («Les cahiers maudits», «Mauvaise pente» et «L'outrage») où la narratrice reconstitue ce qu'elle peut d'une vie, du haut de son poste de voyeuse. Le *je* et l'*autre* se construisent ainsi à coups de petits fragments possibles ou probables. De fait, les narrateurs ou narratrices, tout en faisant une grande économie de l'information, pratiquent la surinformation (la paralepse selon Genette) : ils en donnent plus qu'ils ne sont en mesure d'en savoir. Parfois, comme cela est visible dans «L'homme aux cornes», la narratrice s'immisce dans la tête du personnage qu'elle observe, sans que l'on puisse parler d'omniscience. C'est le genre d'infraction discursive que l'on trouve chez Cotnoir et qui sied tout à fait au propos puisque par ce jeu formel la déstabilisation ou le désir de duplication de la narratrice est ainsi exhibé.

La situation est sensiblement différente, mais apparentée dans «Deux sœurs» où l'une fait le portrait de l'autre par petites touches

successives, j'allais dire touchantes. Car l'émotion affleure le texte chez Cotnoir, et ce n'est jamais mièvrerie. Je me demande pourquoi l'image intensément émotive des camps de concentration nazis revient si souvent dans le recueil. Qu'importe puisque cela sert de véhicule à l'expression d'un certain indicible, d'une certaine terreur qui trouve sa voie ou sa voix à travers le silence et la musique. «Sans deuil» est de ce type de discours où la narratrice tente encore de percer un mystère, imagine ce qu'elle peut à partir du peu d'information que lui donne un homme né à Auschwitz en 1941 et qui, incapable de parler de sa ville natale, traduit son histoire en musique, un mélange, semble-t-il, de *Baal Shem* d'Ernest Bloch et du *Quatuor pour la fin du temps* d'Oliver Messiaen (en passant, c'est bien *Quatuor pour la fin* du *temps* et non «*des* temps» (p. 37).

Les dix-sept nouvelles de *La déconvenue* jouent donc bien sur différents types de déconvenue, mais c'est bien davantage de silences et d'errances, de rencontres fortuites et, surtout, formellement, de tentatives fragmentaires (souvent vaines ou déceptives il est vrai) de reconstitutions verbales dont il est question ici. Mais la vie autant que l'art, c'est un peu ça aussi parfois.

reliure-main

Un livre relié plein cuir :

un cadeau à offrir,
un cadeau à s'offrir.

Atelier Lise Dubois
643, avenue Mc Eachran
Outremont (Québec)
H2V 3C6
(514) 274-5240

Atelier Lise Dubois

DONNEZ VIE À UNE LÉGENDE

LISEZ SUR LE SUJET!

La trousse LISEZ SUR LE SUJET de la Bibliothèque nationale du Canada aidera les enseignants des écoles élémentaire et secondaire à choisir des livres pour leur bibliothèque scolaire, à promouvoir les plaisirs de la lecture auprès des jeunes et à leur faire connaître la littérature canadienne.

Cette trousse renferme :

- la liste des livres recommandés par la Bibliothèque nationale du Canada, qui portent sur les autochtones pour marquer l'Année internationale des populations autochtones;
- la liste des livres canadiens en langue anglaise préparée par le Canadian Children's Book Centre;
- la liste des livres canadiens en langue française préparée par Communication-Jeunnesse;
- une affiche;
- un signet;
- un autocollant.

Une fiche de demande est incluse pour vous aider à commander des documents gratuits additionnels pour les écoliers.

À l'automne, la trousse LISEZ SUR LE SUJET est expédiée aux enseignants-bibliothécaires de toutes les régions du Canada. Pour recevoir votre trousse gratuite, veuillez vous adresser à :

LISEZ SUR LE SUJET
Bibliothèque nationale du Canada
395, rue Wellington
Ottawa (Ontario) K1A 0N4
Téléphone : (613) 995-7969
Télécopieur : (613) 991-9871

Sous la présidence d'honneur de Leurs Excellences le très honorable Ramon John Hnatyshyn et Madame Gerda Hnatyshyn.

Bibliothèque nationale du Canada / National Library of Canada

Canada